

INTRODUCTION

Dans la partie précédente, nous nous sommes attachée à expliquer le fonctionnement de « *entre* », « *dans l'intervalle de* » et « *de...jusqu'à* », et spécialement les motifs qui favorisent ou contrarient leur commutation, en nous référant à des données logico-formelles variées tels que l'étymologie, la morphologie, la sémantique, la syntaxe et la pragmatique. Or, il nous incombe, dans cette seconde partie empirique, de justifier les emplois convergents et divergents de ces trois prépositions dans une perspective cognitive.

Il est à remarquer que de nombreux travaux cognitivistes se sont penchés sur ces questions sémantiques de polysémie vs monosémie, ainsi que la synonymie vs l'antonymie des items, pour les étudier à partir d'une théorie qui conçoit le langage comme entité non autonome. Cela s'illustre dans l'hypothèse chomskyenne postulant que « *la faculté de langage* n'est qu'une faculté de l'esprit¹ ». Dès lors, l'acquisition linguistique devrait être abordée selon un système intellectuel plus large, i.e. une conception mentaliste, prenant en considération les autres facultés (logique, perceptive, psychologique, etc.).

Pour élucider le rapport entre la conception mentaliste et la sémantique cognitive, nous nous référerons à Geeraerts qui remonte dans un travail d'épistémologie appliqué à cette nouvelle théorie à Bréal. Ce dernier met en évidence la connexité entre les opérations mentales et le langage en révélant que le langage « objective la pensée² ». Afin de démontrer la ressemblance entre les théories linguistiques logico-formelles classiques et la nouvelle vague linguistique des grammaires universelles, Geeraerts souligne

¹ Noam Chomsky, *op. cit.*, 1965, p. 82.

² Michel Bréal, *op. cit.*, 1897, p. 271.

à bon droit la parenté entre une certaine sémantique historique fin de siècle et la sémantique cognitive : chez des auteurs comme Max Hecht ou Jacques van Ginneken, on trouve clairement formulée l'idée que les lois sémantiques sont de nature psychologique¹.

Les liens entre le modèle sémantique cognitif et la conception mentaliste sont profondément mis en correspondance. Il est question d'une nouvelle appréhension du langage qui s'est accompagnée de « tentatives pour prendre, sérieusement en compte la position mentaliste de la sémantique katzienne [qui] menèrent à une orientation carrément psychologique et cognitive de l'étude sémantique² ».

Ce même modèle formel, où les configurations mentales sont intégrées dans le processus d'interprétation sémantique, s'est explicitement établi dans la sémantique cognitive tout d'abord avec les premiers travaux d'Eleanor Rosch (1975)³ et surtout avec le nouveau courant en linguistique cognitive de Lakoff, Langacker, Talmy et Givón.

Avec ces linguistes, une nouvelle orientation fut donnée aux sciences du langage. Il est désormais question d'une approche qui repose principalement sur une réhabilitation du sens et dans laquelle les facultés mentales cognitives sont interconnectées. En ce sens, cette conception envisageant la langue comme un continuum s'oppose fondamentalement à l'hypothèse théorique de Franz Bopp. Celui-ci préfigure le structuralisme en établissant que « les langues sont étudiées pour elles-mêmes, c'est-à-dire comme objet, et non comme moyen de connaissance⁴ ». Il s'agit d'une détermination à traiter la langue en tant que science autonome qui trouve son écho et sa continuité dans la pensée saussurienne selon laquelle « la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même⁵ ». Pour souligner la différence de cette théorie naissante par rapport à celles qui l'ont précédée Talmy nous avise : « *research on cognitive semantics is research on conceptual content and its organization in language and, hence, on the nature of conceptual content and organization in general*⁶ ».

¹ Martin Haspelmath, *Language Typology and Language Universals: An International Handbook*, volume 1, Walter de Gruyter, 2001, p. 82.

² Dirk Geeraerts, « Des deux côtés de la sémantique structurale : sémantique historique et sémantique cognitive », *Histoire, Épistémologie Langage*, n° 15, 1993, p. 117.

³ Eleanor Rosch, « Cognitive Representations of Semantic Categories », *Journal of Experimental Psychology: General*, n° 104, 1975.

⁴ Franz Bopp, *op. cit.*, p. 8.

⁵ Ferdinand De Saussure, *op. cit.*, p. 317.

⁶ Leonard Talmy, *Toward a Cognitive Semantics*, volume 1, Massachusetts Institute of Technology, 2000, p. 4. « La recherche en sémantique cognitive est la recherche sur le

En ce qui concerne la polysémie des prépositions dites spatiales, les sémanticiens cognitivistes ont alloué une grande importance à leurs propriétés polysémiques dans leur systématique fondées sur les opérations mentales, afin de hiérarchiser leurs différentes significations (prototypique vs périphérique).¹

Leurs postulats s'inscrivent en faux contre les explications traditionnelles. Dans ce cadre, Geeraerts sous-tend une structure cognitive profonde qui intervient dans l'opération de l'agencement des unités polysémiques. C'est ce qui confirme dans son assertion :

*Regular patterns of polysemy distinguish between stored meanings – meanings that have to be included in the mental lexicon – and derived meanings – meanings that can be determined through the operation of rules for regular polysemy and contextual interpretation*².

Dans le cadre de l'analyse des prépositions spatiales, plusieurs cognitivistes ont interrogé la polysémie de celles-ci (cf. Lakoff, Herskovits, Vandeloise, etc.). Le comportement synonymique de ces unités constitue, d'emblée, une problématique principale de la sémantique cognitive. De nombreux travaux s'y sont consacrés dans des investigations cherchant à établir un système d'analyse cohérent. Notons que l'intérêt pour ce module prépondérant se manifeste, par exemple, dans cette considération selon laquelle :

Bien que les linguistes soient depuis longtemps conscients que les prépositions développent des réseaux de polysémie complexes, les réseaux de sens entourant les marqueurs spatiaux (et les processus systématiques de l'extension de signification dont ils résultent) ne sont devenus le focus des études linguistiques que depuis les vingt dernières années³.

Nous nous proposons de procéder, dans un premier moment, à une délimitation descriptive de cette nouvelle théorie linguistique.

contenu conceptuel et son organisation dans le langage et, ainsi, sur la nature du contenu conceptuel et son organisation en général ».

¹ Nous reviendrons sur ce point avec l'interprétation lakoffienne de la préposition locative « over », cf. infra dans la systématique de « réseau radial ».

² Dirk Geeraerts, *Words on Other Wonders : Papers on Lexical and Semantics Topics*, Walter de Gruyter, 2006, p. 415. Les modèles réguliers de la polysémie distinguent entre les sens emmagasinés – les sens qui doivent être inclus dans le lexique mental – et les sens dérivés – les sens qui peuvent être déterminés à travers l'opération de règles pour une polysémie régulière et une interprétation contextuelle.

³ « Although linguists have long been aware that prepositions develop complex polysemy networks, the meaning networks surrounding spatial markers (and the systematic processes of meaning extension from which they result) have only become the foci of linguistic inquiry in the last 20 years. » Andrea Tyler, Charles Mueller et Vu Ho, « Applying Cognitive Linguistics to Learning the Semantics of English to, for and at: An Experimental Investigation », *VIAL*, n° 8, 2011, p. 182.

À partir des observations théoriques, nous essaierons d'appliquer leurs différents paramètres afin de valider l'aspect fonctionnel de cette approche dans l'étude sémantique des prépositions spatiales, et particulièrement de la triade qui constitue l'objet de notre recherche. La partie empirique s'articulera autour d'un bilan pratique des emplois admettant ou réfutant la commutation de ces prépositions pour aboutir à une récapitulation de leurs principales configurations de l'intervalle spatial. À cette fin, nous mettrons en évidence les critères distinctifs dans la représentation de cet intervalle. Nous serons préoccupée de spécifier ses caractéristiques en examinant systématiquement les combinatoires verbes-prépositions.

Nous consoliderons ce travail, visant à discerner les spécificités sémantiques intrinsèques de ces trois prépositions, par une application du modèle aspectuel trichotomique de Descès. Nous essaierons de démontrer que le rapprochement de ces trois items n'est validé que dans certains contextes et que, par conséquent, leurs significations afférentes à l'intervalle spatial divergent considérablement. De ce fait, ces configurations décrites, mettant en présence des possibilités de commutation, n'impliquent-elles pas une synonymie problématique ? Dès lors, une question en découle : S'agit-il d'une synonymie salva congruitate de relateurs fonctionnellement commutables ?

Pour que l'exposé soit compréhensible et pertinent, nous avons adopté le système explicatif cognitif, y compris les représentations schématiques (« *image schema* », « *illustrations* », « *diagrammes* », « *réseau radial* », etc.). Selon cette approche, les paramètres qui seront de mise relèveront d'un vocabulaire spécifique, ad hoc, pour décrire le comportement de ces trois relateurs. Pour ce faire, nous emprunterons, par exemple, la terminologie de Claude Vandeloise de *cible* et de *site* – communément abrégées en « C » et « S » – pour décrire les principaux éléments de la relation spatiale, sujet de notre étude.

Nous chercherons à partir de l'observation des cas à esquisser un modèle prototypique basé sur un noyau signifiant commun à ces trois prépositions, qui constitue l'hypothèse de notre travail relatif à l'origine de leur affinité sémantique.

Mais, avant tout cela, nous exposerons, dans un essai préliminaire, les définitions des principales notions et des fondements de la linguistique cognitive ainsi que son impact sur l'étude sémantique des prépositions spatiales.